COUP

nés ou de passions prises sous le côté trivial arrachent inopinément le rire aux spectateurs, il y a coup de thédtre. Il faut rappeler en ce genre l'admirable scène où le fils d'Harpagon reconnait son père dans l'usurier qui le vole, et celle où Tartufe, se couvrant la tête devant Orgon qui vent le chasser de sa mason, lui repond: « C'est à vous d'en sortie! »

Dans la comédie on doit, selon Riccoboni, distinguer deux espèces de coups de thédtre ou de surprise, l'une d'action et l'autre de pensée. Toutes les deux, dit-il, font également leur effet. Il est vrai cependant que la surprise d'action a plus de force, et se fait plus sentir que la surprise de pensée. Il cite avec raison, comme un modèle, la quatorzième scène du second acte de l'Ecole des maris, dans laquelle Sganarelle amène luimème sa pupille à Valère. Isabelle, feignant d'embrasser Sganarelle, profite de cette situation pour donner sa main à baiser à Valere, et lui jurer une fidélité inviolable, par les tendres expressions qu'elle semble adresser à son jaloux. Rien n'approche de l'art avec lequel le poête a ménagé cette surprise; aucun dialogue, aucun aparié ne l'annonce au spectaleur, et son effet n'est senti qu'au moment où Isabelle embrasse Sganarelle. Tel est encore, mais avec un mérite inférieur, le coup de théâtre du quatrième acte de Georges Dandin, quand Angélique ferme la porte au nez de son mari qui, un instant auparavant, refusait de la lui ouvrir. Molière est plein d'effets de cette espèce. L'exemple du coup de théâtre de pensée, cité par Riccoboni comme le plus beau qui se trouve sur aucun théâtre, est tiré de la Princesse d'Edide. La princesse, qui dédaigne l'amour, a une conversation avec le prince, dont elle vent connaître les sentiments, et l'on sait qu'elle ne veut les découvrir que pour le traiter comme ses autres soupirants. Le prince, au confidence de l'état de son cœur; elle feint d'être sensible à l'attention que lui témofigne un de ses rivaux. Le prince, revenu de l'étonnement où l'a jeté le discours de la princesse, lui répo

ger avec de grands mots aussi vides que retentissants. Ce n'est donc pas en entassant évenements sur événements qu'on arrive aux meilleurs coups de théâtre. Nous en avons me preuve dans la comédie qui, elle aussi, emploie ce genre d'effet. Quand une rencon tre inattendue, un rapprochement singulier, un conflit soudain de caractères bien dessinés ou de passions prises sous le côté trivial arrachent mopinément le rire aux spectateurs, il y a coup de théâtre. Il faut rappeler en ce enne l'admirable scène où le fils d'Harpagon reconnaît son père dans l'usurier qui le vole, et celle où Tartufe, se couvrant la tête devant Orgon qui veut le chasser de sa maison, lui repond : a Cest à vous d'en sortir!

Dans la comédie on doit, selon Riccoboni, distinguer deux espèces de coups de théâtre on de surprise, l'une d'action et l'autre de pensée. Toutes les deux, dit-il, font également leur effet. Il est vrai cependant que la surprise d'action a plus de force, et se fait plus sentir que la surprise de pensée. Il cite avec raison, comme un modèle, la quatorzieme scène du second acte de l'Ecole des maris, dans laquelle Sganarelle amène luiméme sa pupille à Valère. Isabelle, feignant d'embrasser Sganarelle, profite de cette situation pour donner sa main à baiser à Valère, et lui jurer une fidélité inviolable, par les tendres expressions qu'elle semble adresser à son jaloux. Rien n'approche de l'art avec lequel le poête a ménage cette surprise; acum dialogue, aucun aparté ne l'annonce an spectateur, et son effet n'est senti qu'au moment où Isabelle embrasse Sganarelle. Tel est encore, mais avec un mérite inférieur, aussitôt que la menat la perte complète des coins; on obligeaux, sorte de lis coin inférieur, aussitôt que la menaty es cet qu'il l'eur place en cuivre qu'il posait sur le coin inférieur, aussitôt que la menaty recevait le coup de balancer, si les hoûte coulante est venue et de balancier, si les hoûte coulante est reglé de telle sorte que, lorsque le flan me se présente pas sous les coins avant la pression, le débrayag

— Chirur. et pathol. V. Blessurb, Blessé, contusion. Il Coup de feu. V. Armes à feu. Il Coup de sang. V. Applexib, cerveau, congestion. Il Coup de soleil. V. Ervythème, ervsipèle. Allus. littér. Coup de Jarnac, Coup dé-cisif et imprévu, porté un peu traîtreusement à un adversaire. V. Jarnac.

ne font que mieux ressortir l'immoral du fond;
on croirait par moments qu'il se joue : c'est
comme un chirurgien curieux qui assemble
des exemples de tous les jolis cas, ou comme
un chimiste amateur qui étiquette avec complaisance tous ses poisons, en inserivant sur
chacun la dose indispensable et suffisante. Ce
qui se dirait à peine dans quelque hardi colloque à voix basse et dans quelque débauche
de cabinet entre un Borgia et son conclaviste,
il le rédige et l'écrit. » L'apologie de la SaintBarthélemy (ch. m) peut donner une idée de
tout le reste. Un sceptique et un croyant,
Naudé et de Maistre, se rencontrent en ce
point. Mais le savant du xvus siecle se calomniait: l'apologiste des Coups d'Etat prit à
Rome même la defense de la science et de la
philosophie persécutées dans la personne du
novateur Campanella.

L'ouvrage si singulier de Naudé ne manque

COUP

philosophie persécutées dans la personne du novateur Campanella.

L'ouvrage si singulier de Naudé ne manque ni de paradoxes ni de bizarreries. Ainsi son traité commence par mais, en dépit de la rhétorique. On y apprend, entre autres choses nouvelles, que la venue de la Pucelle d'Orleans fut une invention politique, et que ladite Pucelle ne fut brûlée qu'en effigie. Cette assertion est le propos d'un mystificateur. Imprimé d'abord à petit nombre (cent exemplaires et non douze, comme l'affirme la préface), le livre de Naudé fut reimprimé en Hollande (1667 ou 1679). Une autre édition avec notes (lesquelles réfutent les assertions paradoxales de l'auteur) a été donnée par Dumay, sous le titre de Science des princes. Un plagiaire, moins consciencieux que L. Dumay, s'est approprié l'ouvrage de G. Naudé, en remplaçant le titre par un autre, retranchant la préface et la conclusion, rajeunissant le style et le débarrassant de quelques longueurs (Leyde, 1839). Les Considérations sur les coups d'Eiat ont été traduites en latin et ajoutées à la Bibliographia politica (Halle, 1712).

ser and the first personnel and the form of the form of the first personnel and the first personnel an

de génie que nous venons de nommer apparaissent, bien que sous une forme moins complète et moins raffinée, chez le controversiste anglais de 1698.

Coups de plame sincères (LES), recueil d'articles littéraires et politiques publiés dans la Presse par M. Paulin Limayrac de 1853 à 1855. L'auteur a eu l'idée originale de les dédier à la mémoire de Vauvenargues, pour le remercier d'avoir trouvé ces deux belles sentences: « Les grandes pensées viennent du cœur. — Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût, » pensées que M. Limayrac commente ainsi: «L'esprit qui a de l'âme et du cœur est un ange porté sur un char aux roues de flammes, tandis que l'esprit qui n'est que de l'esprit, si brillant qu'il paraisse, n'est jamais qu'un bouffon triste ou amusant, dans une tribune, dans une chaire, sur des tréteaux, qu'il appartienne à la bohême ou à l'Institut. « Aussi, compatissant pour ceux qui se trompent, s'ils ont dans le cœur l'amour de l'humanité, se montre-t-il très-dur pour ceux qui ont raison, s'ils ne pratiquent que l'amour d'eux-mêmes. On voit que M. Limayrac s'érige en censeur : il veut maintenir l'ordre dans ce pays de l'imagination où les troubles pénètrent si facilement et où, pour un grand et véritable révolutionnaire qui apparait de loin en loin, on rencontre à chaque coin de rue des centaines d'émeutiers. Il est une race contre laquelle il lance des sarcasmes plus amers encore; c'estcelle des plagiaires. Au lieu de marauder sur le domaine d'autrui, lorsque la disette et la pauvreté pèsent sur la littérature, comme de nos jours, il convient de faire une levée de bras; M. Limayrac se charge d'indiquer les terrains fertiles et d'encourager les travailleurs. Que l'on sent sur la littérature, comme de nos jours, il convient de faire une levée de bras; M. Limayrac se charge d'indiquer les terrains fertiles et d'encourager les travailleurs. Que l'on ne se figure pas qu'il choisisse la tâche la moins rude. Pour comprendre les lois de l'art, les restreindre ou les agrandir à propos, il faut avoir l'esprit philosophique; pour bien juger, il faut être profond moraliste, érudit; pour comparer, il faut être doué d'un goût sûr et possèder tous les secrets de l'escrime à la plume. Ces qualités que l'auteur exige des autres, il les possède, et sa véritable voie est dans le champ d'une critique independante et incisive. Il a su s'y faire une place, grâce à une valeur réelle. Presque toujours il se montre mordant, et il taille dans le vif à la façon de Gustave Planche, le roi du genre. Comme lui il s'empare d'un ouvrage et le disseque avec l'impassibilité d'un chirurgien. Il distribue ses coups de plume sincères avec esprit et verve, evitant avec tact les longs articles, qui fatiguent le lecteur, faisant toujours admirer sa forme brillante et se distinguant par la recherche du trait final, ce que l'un des héros des Mystères de Paris appelait « les coups de poing de la fin. » Un article sur M. de Salvandy se termine par ces mots : « C'est un paon honnête homme. » La chute d'une philippique contre M. Guizot est assez réussie : « M. Guizot est la glorification personnelle de soi au milieu d'erreurs énormes et de contradictions non moins énormes. Il s'est montré grand orateur dans une cause médiocre, c'était Talma dans le Sylla de M. de Jouy, ou plutôt, comme il était un des auteurs de la pièce, définissons-le : un grand acteur, un petit auteur. » A propos de la rèception d'Alfred de Musset à l'Académie, M. Limayrac lance ce coup de plume en pleine pottrine aux quarante immortels : « A.

gers.

Coup de Jarnac (LE), drame en cinq actes, par MM. Mestepès et Couturier, représenté sur le théâtre de la Gaité en février 1866. Cette pièce appartient au genre historique inauguré avec tant de succès par M. A. Dumas. C'est un cours d'histoire de France où l'histoire est dénaturée et outragée à chaque page. Il nous semble inutile de donner l'analyse de cette pièce, dont le sujet est trop connu. Les auteurs ont eu une idée heureuse en créant un rôle nouveau, celui d'un mattre d'armes italien qui enseigne à Jarnac ce fameux coup qui doit être mortel à La Châteigneraie. Ajoutons qu'ils ont cru devoir réhabiliter Jarnac, qui se vantait d'utiliser au profit de sa fortune l'affection quelque peu tendre que lui portait la seconde femme de son père. La pièce, remarquablement jouée d'ailleurs par Berton et Perrin, n'a eu qu'un médiocre succès, et nous n'en dirions rien ici si elle ne nous donnait l'occasion de soulever une question importante. Nous voulons parler de ce sans-gène par trop cavalier avec lequel nos auteurs dramatiques traitent l'histoire. La scène devient un lit de Procuste où l'infortunée est étendue et torturée à merci. Tel fait embarrasse-t-il nos auteurs, on le passe sous silence; tel autre est interprété d'une façon toute nouvelle. Il n'y aurait sans doute pas grand mal à cela, si le peuple ne se formait à l'Ambigu, à la Gaité et à la Porte-Saint-Martin un genre d'histoire absolument fantasiste. Il est interdit de falsifier la nourriture du corps, sera-t-il éternellement loisible d'empoisonner celle de l'esprit? Nous avons eu des Catherine de Médics victimées, des Charles IX honnêtes. Il ne suffit pas d'ailleurs à nos auteurs de porter des jugements au moins téméraires, ils vont plus loin encore et ne dédaignent pas de travestir les faits. Pour ne parler que de Henri IV, nous pourrions citer, d'après MM. Maquet, Dumas, Ponson et autres, plusieurs centaines de versions différentes qui n'ont d'autre résultat que de fausser les idées du public. En présence de cet abus, le Figaro émettait, il y a qu

à la propagation de l'instruction. » Cette idée nous a semblé digne d'étre rappelée.

Coup de pistolet (LE), tableau de Philippe Wouwerman; au palais Buckingham (Londres). Cinq cavaliers sont arrêtés devant la tente d'une vivandière et se font servir à boire. L'un parle à la vivandière, qui tient un petit garçon par la main; un autre, vu de dos, agace une fille montée en croupe derrière lui; le troisième, de profil, sonne de la trompette; le quatrième, monté sur un cheval blanc, élève en l'air un verre de vin; c'est la figure la plus délicieuse du tableau; le cinquième enfin tire un coup de pistolet, d'où vient le titre de la composition. Dans l'intérieur de la tente, on aperçoit un homme qui tire du vin. A gauche sont deux mendiants. Ce tableau, que M. Waagen déclare être « l'un des plus beaux ouvrages du maître au point de vue de l'idée et de la délicatesse de l'exécution, « a été gravé par Visscher et par Le Bas, ll a été payé 4,201 livres à la vente Nogaret, en 1780, et a passé depuis dans les collections Quenet, Tolozan et J. Humble. Il a été exposé à la British Institution en 1826 et 1827, et à l'Exposition de Manchester en 1857. Ses dimensions sont de 0 m. 485 sur 0 m. 43.

Coup de solell (LE), tableau de Ruysdaël; musée du Louvre (nº 473). Ce tableau repre-

lement, disait M. Emile Chevalet, quand partie livre de M. Limayrac, désirer voir plus de naturel dans sa mairer d'écrire; mais it faut tui tenir compte de la correction et de l'elégrance de son style, de son esprit, de son indépendance dans ses jugements, de la netteté de la plupart de ses déductions et surtout de sa tolerance en matière d'opinion. *

Depuis que cette analyse a été rédigée, M. Limayrac est mort; mais qu'était devenue la plupart de ses deductions et surtout de sa tolerance en matière d'opinion. *

Depuis que cette analyse a été rédigée, M. Limayrac est mort; mais qu'était devenue la plume sincère? Si nous ne savions qu'elle s'est brisée entre les mains d'un préfet du second empire, nous conseillerions aux antiquaires de la chercher dans quelque vieux musée de currisoités, oil l'istoire l'aurait certainement cataloguée entre un drapeau du ot un autre de la ligue, avec cette maxime de Vauvenargues pour devises : *Les aroostations de Vauven

Daubigny, un des artistes de ce temps les mieux doués pour comprendre les beautés de Ruysdaël.

Coup de vent (LE), tableau de Backhuysen; musée du Louvre (nº 7). Cette peinture, une des plus réussies de l'auteur, représente une vaste rade dont les eaux sont agitées par un de ces coups de vent subits auxquels les marins donnent le nom de grains; plusieurs barques sont chassées par le tourbillon vers des routes opposées; au premier plan, sur le rivage, un homme debout, une femme assise et un enfant sont groupés au pied d'un vieil arbre presque entièrement dépouillé de ses branches et de son écorce. A l'horizon on distingue les tours d'une ville qui paralt s'élever au milieu des eaux. Malgré sa simplicité, ce tableau charme les regards. « Le jeu du clair-obseur supplée à ce qui pourrait manquer de variété dans la direction des lignes principales, dit Emeric David, et la composition semble s'agrandir de toute l'étendue des mers, que l'imagination se retrace dans un fond sans bornes peint avec une extrême habileté. La lumière et les ombres partagent en longues bandes la surface des eaux et celle des terrains. Dans la terrasse du premier plan, les ombres dominent; à droite et à gauche, le soleil frappe sur les ondes écumenses. Ce contraste, qui échauffe les masses, fait valoir aussi tous les détails... Les reflets des nuages amoncelés ont du répandre sur divers points du tableau des teintes un peu grisatres; mais ces teintes mêmes relèvent les tons dorés des parties éclairées par des rayons directs. L'ensemble est un cher-d'œuvre de vérité et d'harmonie; l'œil satisfait retrouve partout la touche délicate et vive qui caractérise l'auteur. Ce tableau, payé 4,300 livres à la vente du comte de Vaudreil (1784), a été acquis de M. Baudelaire (1816) pour le compte de Louis XVIII, moyennant le prix de 2,500 fr. Il est inscrit au catalogue du Louvre sous le titre de Marine; il a été gravé sous celui de Coup de vent par Daudet, dans le Musée français.

Coup de vent (LE), tableau d'Aart van der Neer. Au milieu de vastes prairi

Coup de vent (LE), tableau d'Aart van der Neer. Au milieu de vastes prairies couvertes Coup de vent (LE), tableau d'Aart van der Neer. Au milieu de vastes prairies couvertes de neige serpente un canal glacé qui va se perdre à l'horizon. Une foule de personnes, parmi lesquelles plusieurs patineurs, luttent contre le vent qui soulève des tourbillons de neige et fait plier les arbres. A droite, au second plan, s'élève une chaumière; à gauche, dans le fond, on voit un moulin à vent et un village. Ce paysage d'hiver, animé par des figurines spirituellement touchées, est éclaire par la pâle clarté de la lune que voilent à demi d'épais nuages. Le Coup de vent est rendu avec une grande habileté. Ce tableau, un des meilleurs qu'ait peints le maître habile qui avait fait sa spécialité des Clairs de tune et des Effets d'hiver, a été payé 9,000 fr. à la vente de M. Hermann de Kat, de Dordrecht, en 1866 : il est signé du monogramme formé des lettres A. V. D. N.

drecht, en 1866 : il est signé du monogramme formé des lettres A. v. d. N. N.

Coup de vent da 7 janvier 1831 dans la rade d'Alger (LE), tableau de M. Théodore Gudin, musée du Luxembourg. Le 7 janvier 1831, à neuf heures du matin, la Sirène, frégate de 60 canons, mouillée dans la rade d'Alger entre les batteries du Môle et le cap Matifoux, se disposait à faire voile pour la France; vers elle étaient remorqués deux chebecs chargés de troupes : soudain, un vent terrible se déchaîne sur la rade; les chaloupes de remorque sont menacées d'être entraînées à la côte; les rameurs font des efforts inutiles pour résister à l'impétuosité du courant; la fureur de la mer va toujours croissant. Le commandant de la Sirène, M. Charmasson, réussit enfin à faire parvenir des amarres aux chebecs, qui peuvent ainsi se haler jusque près de la frégate; mais telle est la violence de la tempête que plusieurs chaloupes se brisent en approchant de la Sirène. Le canon d'alarme se fait entendre par intervalles, mais en vain : aucun secours ne peut venir du port. L'espoir d'un prochain naufrage attire vers le fort Matifoux des hordes de Bédouins; le général Clausel, gouverneur d'Alger, envoie des troupes d'infanterie et de cavalerie pour garder la côte et recueillir les naufragés au besoin. Cette horrible tempête dura trois jours et deux nuits: la Sirène, dejà endommagée par une bourrasque essuyée sous

Coups (LES), de Désaugiers. C'est réelle-ment un tour de force que cette nomenclature du Coup. Elle est complète, trop complète peut-être. Mais la chanson est si facilement faite, si exactement et si largement détaillée, que nous la donnons tout entière.

Andante. Touthomme i - ci-bas a \$ 1 1 1 1 1 1 1 1 1 C sa part Des coups qui me - na cent la 最り」、「「「」」」 vi - e. Le jou-eur craint ceux du ha-都有,对了了了 - vi - e. L'enne-mi craint ceux du ca Le poltron craint les coups de \$ 1 1 5 6 6 1 9 6 1 9 1 can-ne, Et l'homme à ta - lent est, dit \$,101,0001 1 1201 on, Su-jet aux coups de pied de l'à -

> on, Su-jet aux coups de pied de l'á - ne. DEUXIEME COUPLET. Un coup de tête, bien souvent, Un coup de tête, bien souvent,
> Aux jeunes gens devient funeste.
> Un coup de langue est du méchant
> L'arme qu'à bon droit on déteste.
> L'espérance du laboureur
> Par un coup de vent est trompée;
> Un coup de patte à son auteur
> Parfois attire un coup d'épée.

Personal States

Un coup de theatre mai tait Indispose tout un parterre, Et l'auteur, au coup de sifflet, Est frappé d'un coup de tonnerre. Les coups fourrés ont des attraits Pour la beauté la moins friponne; Mais, chez elle, on sait que jamais Un coup manqué ne se pardonne.

Un coup manqué ne se pardonne.

QUATRIÈME COUPLET.

Tout fiers de leurs nouveaux succès
Nos riches, étonnés de l'être,
Se vantent que leurs coups d'essai
Ont été de vrais coups de maitre.
Mais de la fange étant sortis,
Malgré l'éclat de leurs carrosses,
La poussière de leurs habits
Résiste à tous les coups de brosses.

CINQUIÈME COUPLET. CINQUIÈME COUPLET.

Il est des coups que ne craint pas
L'amant bien épris de sa belle;
Un seul coup d'œil lui dit tout bas:
Au coup de minuit sois fidèle.

Minuit sonne, au coup de marteau,
S'ouvre la porte clandestine,
Et, ceints de l'amoureux bandeau,
Ils font leurs coups à la sourdine.

SIXIÈME COUPLET.

COUPABLE adj. (kou-pa-ble — lat. culpa-niis; de culpa, faute). Qui a commis un rime, un delit, une faute: £tre coupable l'un assassinat. Étre coupable de vol. Étre d'un assassinal. Etre coupable de vol. Etre Coupable d'élourderie. S'avouer coupable. Etre coupable, c'est un intolérable supplice. (Sénèque.) Il ne faut pas condamner notre prochain, sans s'assurer qu'il est coupable. (Pasc.) Quel invocent ne passera pour coupable, s'il suffit d'être accusé? (D'Aguess.) Il y a des gens qui s'imaginent n'être pas coupables, parce qu'ils ont pu sawer les apparences. (J.-J. Rouss.) Une femme est audessous de son amant, quand il l'a rendue coupable. (Muc de Stael.) Plus l'intelligence compost et plus elle mett être coupable. (M dessons de son dram, quana travienca. COUPABLE. (Mue de Stael.) Plus l'intelligence connaît, et plus elle peut être COUPABLE. (J. de Maistre.) L'homme coupable fuit la solitude et craint en même temps la société. (La Rochet.-Doud.) Les peuples ne sont jamais COUPABLE. (Louis-Philippe.) On est COUPABLE de punur ce que l'on aurait pu prévenir. (Raspail.) L'homme le plus COUPABLE est celui qui peut se reprocher les fautes des autres. (A. d'Houdetot.) Un fils ne doit jamais accuser son père, même s'il est coupable. (St.-Marc Girard.) La femme COUPABLE est une fleur sur laquelle on a marché. (Balz.) On n'est jamais si completement malheureux que lorsqu'on se sent un peu COUPABLE. (Mme C. Bachi.)

COUP

... On doit souhaiter, selon toute justice,

Que le plus coupable périsse.

LA FONTAINE.

Plaignez, n'outragez pas le mortel misérable Qu'un oubli d'un moment a pu rendre coupable. VOLTAIRE

Etre seul coupable de sou propre malheur. Les peuples sont presque toujours coupables des maux qu'ils souffrent. (De Ségur.) Il n'est point de malheur dont je ne sois coupable.

RACINE.

Répréhensible, criminel, en parlant des choses: Un acte coupable. Une pensée coupable. Une pensée coupable. C'est sa coupable défance qui le rend matheureux. (J.-J. Rouss.) La réformation fut introduite en Angleterre par les amours coupables de Henri VIII. (Mme de Stael.) Et je ne prétends pas que sa coupable audace Une seconde fois lui promette ma place. RACINE-

— Qui est accusé d'un acte indifferent ou même louable, mais considéré par d'autres comme une faute : N'être coupable que de bonté.

Quand sous le crime heureux tout languit abattu,

Malheur au citoyen coupable de vertu! M.-J. Chénier. — Ascét. Se rendre coupable du corps et du sang de Jésus-Christ, Recevoir la communion

sang de Jesus-Christ, Recevoir la communion lorsqu'on en est indigne.

— Substantiv. Personne qui a commis un crime, une faute, un delit: Epargner les COUPABLES. Punir un COUPABLE. Un COUPABLE puni est un exemple pour la canaille; un innocent condanne est l'affaire de tous les honnétes gens. (La Bruy.) Il valu mieux hasarder de sauver un COUPABLE que de condamner un innocent. (Volt.) L'inquisition ne connaissait point d'accusés; elle ne voigni que des COUPABLES. (De Custine.) Le COUPABLE est un malade que la société doit soigner et guérir, dès qu'elle n'a plus rien à craindre. (Raspail.) Il faut laisser au COUPABLE la possibilité de réparer son crime. (V. GOUSIN.) Si vous voulez découvrir les COUPABLES, cherchez d'abord celui à qui le crime peut être utile. (Alex. Dum.) Dans un pays despotique, l'accusé est un COUPABLE dès que la main de la police l'a saisi. (E. Laboulaye.) La loi ne frappe pas toujours les vrais coupable en repos.

EOLEAU.

Une coupable aimée est bientôt innocente. squ'on en est indigne.

Une coupable aimée est bientôt innoc

L. LAYA

e coupable, et c'est là son premier châtiment, Quoi qu'il fasse, à ses yeux n'est jamais innocent

- Fam. Personne qui a faitune espièglerie Qui a pris mon chapeau? Ah! je devine; voild le COUPABLE.

- Antonyme, Innocent,